

# agripromo

*pour la promotion du monde rural*

n° 24

**AKH**

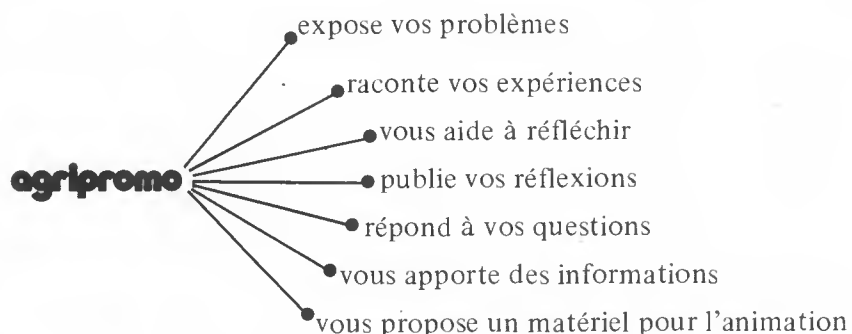
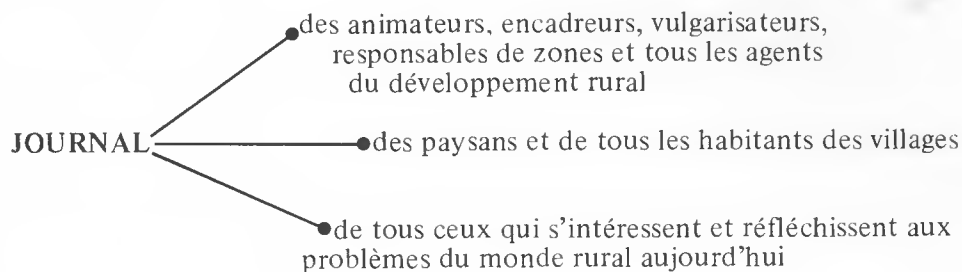
**CULTURES VIVRIERES,  
CULTURES DE RENTE**



# agripromo

LE JOURNAL INTERAFRICAIN POUR LA PROMOTION DU MONDE RURAL

Fondé en 1973 par INADES-FORMATION



## VOUS POUVEZ ENCORE COMMANDER LES NUMÉROS SUIVANTS

4/74 – Attention aux feux !

1/75 – Le commerce international

3/75 – Responsables de notre santé

4/75 – Vieux et jeunes

2/76 – La radio et nous

3/76 – Utiliser l'argent

4/76 – Les machines au village

1/77 – La route

2/77 – Fixer l'agriculture

3/77 – Notre pays et nous

4/77 – Les médicaments et nous

N° 21 – Villageois et encadreurs

N° 22 – Vie nouvelle au village

N° 23 – Petit élevage familial

N° 24 – Cultures vivrières,  
cultures de rente

N° 25 – L'enfant en milieu rural

N. B. Voir renseignements en 3e page de couverture

# agripromo

# DANS CE NUMERO:

## agripromo

Revue trimestrielle interafricaine  
pour la promotion du monde rural  
Publiée par  
INADES-FORMATION

### RÉDACTEUR EN CHEF

Célestin LINGO

### REDACTION-ADMINISTRATION

Les équipes  
d'INADES-FORMATION  
en Afrique

### DESSIN

Alphonse ANOH NWOLLEY

### MAQUETTE-FABRICATION

Antoine LAWSON  
Raphaël MIKELOUN  
André GLITI

### SIÈGE, IMPRIMERIE

15, av. Jean-Mermoz - Tél. 44-15-04  
08 B.P. 8 - ABIDJAN 08,  
Côte-d'Ivoire

### DIRECTEUR DE PUBLICATION

Philippe DUBIN

PRIX DU NUMERO : 200 F CFA

ABONNEMENTS, VENTES :  
Voir en troisième page de couverture

© 1979 INADES-FORMATION  
Tous droits de reproduction,  
de traduction et d'adaptation,  
y compris le film, l'enregistrement,  
la radiodiffusion et la télévision,  
réservés pour tous pays.

dépôt légal, 1er trimestre 1979  
N° d'impression 40 148



#### EDITORIAL

Cultiver pour quoi faire ?

2



#### INFORMATIONS

La situation alimentaire en Afrique.  
En Haute-Volta, au Tchad et au Zaïre.  
Que deviennent les produits agricoles ?

3  
4  
5



#### HISTOIRE ET TRADITIONS

D'où viennent certaines de nos plantes ?

6 à 7



#### OPINION

Il faut choisir, par Louis BINYAM.

8



#### AGRIFLASH

On ne mange pas l'argent.

9



#### PAR EXEMPLE

L'agriculture doit rapporter, mais...

10 à 11



#### DOSSIER

Pour un équilibre entre cultures vivrières  
et cultures de rente.

12 à 15



#### FICHES TECHNIQUES

Comment conserver les grains ?

16 à 18



#### FICHES D'ANIMATION

Organiser un grenier commun de prévoyance.

19 à 21



#### QUELQUES LIVRES UTILES

... Sur la conservation des cultures,  
les engrais, les greniers...

22



#### COURRIER DES LECTEURS

Lettres du Zaïre et de Côte-d'Ivoire.

23 à 24



## INFORMATIONS

### *cultures vivrières et cultures commerciales en Haute-Volta, au Tchad et au Zaïre*

Voyons quelques aspects du problème « cultures vivrières et cultures de rente » dans deux pays africains de la région sahélienne, et dans un pays de la forêt équatoriale.

#### HAUTE-VOLTA : IMPORTANTE AUTOCONSOMMATION

En Haute-Volta, parmi les principaux produits agricoles, seul le coton est une culture exclusivement commerciale. Les autres cultures importantes, comme le riz, l'arachide, le mil, le sorgho, le maïs, le karité, le sésame... sont à la fois vivrières et commerciales. Une partie très importante de ces cultures est consommée par les agriculteurs eux-mêmes. Le reste est vendu sur le marché national, pour la consommation des non-producteurs (arachide, mil, sorgho, riz), ou pour la transformation industrielle (arachide, karité, sésame).

Comme produits agricoles, la Haute-Volta exporte surtout l'arachide, le coton, l'huile de karité et des légumes comme les haricots verts, les oignons...

En Haute-Volta, la concurrence entre les cultures n'est donc pas très grande. Cependant, il peut se produire un déséquilibre entre les différentes régions du pays, à cause des prix agricoles. En effet, les régions qui ne produisent pas suffisamment de céréales comme le Yatenga, se ravitaillent dans d'autres régions comme le Sud-Ouest. Si le prix du coton est plus intéressant que le prix des céréales, les régions qui fournissent les

céréales en excédent vont diminuer leur production. On risque alors la famine.

Il faut donc rechercher un équilibre au niveau des prix, pour mieux payer les producteurs de céréales.

Par ailleurs, les sociétés de développement des cultures de rente disent que les nouvelles techniques peuvent vraiment rapporter seulement avec les cultures de rente.

C'est-à-dire par exemple, en culture attelée, si on veut que la charrue et les bœufs rapportent, mieux vaut cultiver le coton que le mil.

Enfin, dans les régions très cotonnières, le problème de l'utilisation de l'argent reste fondamental : les revenus monétaires augmentent, mais le niveau de vie n'est pas amélioré. Les paysans reçoivent beaucoup d'argent à la fois, mais ils le dépensent rapidement, sans calcul.

### *la situation alimentaire en Afrique*

*On a constaté que la production alimentaire baisse constamment en Afrique. Pour l'Afrique noire, la Banque Mondiale a établi que, en 1955, on a produit 52 millions de tonnes d'aliments, alors qu'il en fallait 54 millions de tonnes. Il en manquait donc 2 millions de tonnes, soit 3,7 % des besoins. En 1985, on prévoit qu'il en manquera 16,8 %. C'est-à-dire qu'en 1985, sur 100 kilos de nourriture nécessaire, on ne produira que 83,2 kilos.*

*Depuis 1974, il nous a manqué 10 millions de tonnes de produits alimentaires. Il a fallu les acheter à l'étranger pour plus de 400 milliards de francs CFA. De 1970 à 1976, en Afrique, la production alimentaire calculée par personne a baissé de 1,4 %. C'est-à-dire que, sur les 100 kilos de vivres par personne, cultivés en 1970, l'Afrique ne produisait plus que 98,6 kilos en 1976.*

*Cette situation a plusieurs causes : la sécheresse au Sahel, les moyens techniques insuffisants, le manque de formation des paysans. Il n'est pas sûr que nous puissions continuer à acheter à l'étranger ce qui nous manque. En effet, nos besoins sont importants et l'argent que nous pouvons espérer gagner par nos ventes de coton, arachide, café, cacao..., ne suffira pas à acheter assez de produits alimentaires supplémentaires.*

*Pour éviter la famine, nous devons donc produire coûte que coûte ce que nous ne pourrions plus acheter à l'extérieur. C'est pourquoi, l'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO) recommande pour l'Afrique un programme d'investissements de près de 600 milliards de francs CFA.*

*Cette somme est nécessaire pour promouvoir l'irrigation, la mécanisation de la culture, la pêche et l'élevage. Pour cela, d'ici 1990, l'aide étrangère doit atteindre 900 millions de dollars par an (l'équivalent de 200 milliards CFA). Ce programme ne vise pas à résoudre entièrement les problèmes alimentaires de l'Afrique, mais seulement à réduire l'écart entre la production et les besoins.*

→  
En attendant la prochaine traite annuelle, ils ont des difficultés pour satisfaire leurs besoins. Par contre, les vendeurs de vivriers gagnent peu, mais régulièrement.

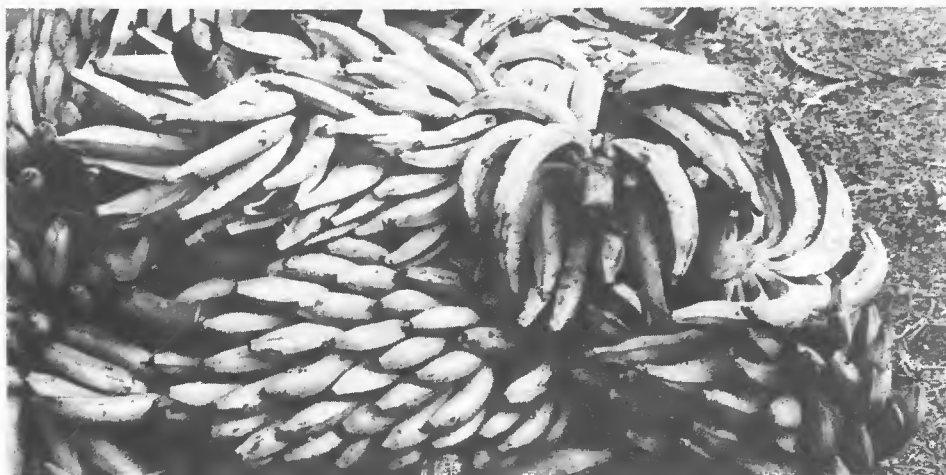
## TCHAD : LE COTON EST ROI

Pour le coton, le Tchad occupe le 3ème rang africain, après l'Égypte et le Soudan, et le 22ème rang mondial. En 1976-1977, il a produit environ 140 000 tonnes sur une surface totale de 300 000 hectares. C'est la première richesse du pays. Sur près de 1 200 000 travailleurs au Tchad, on compte 600 000 petits paysans qui travaillent le coton, avec les méthodes traditionnelles ou en culture attelée.

Avec la culture attelée, les agriculteurs ont utilisé peu à peu des techniques modernes. Et grâce à elles, les agriculteurs modernes ou semi-nomades se sont sédentarisés. Mais pour acheter des engrais et des insecticides, les paysans regroupés en « paysannats » doivent prendre beaucoup de crédits auprès des banques. De plus, ils doivent payer à l'État une rente et des impôts assez élevés par rapport à leurs revenus... Le cultivateur est obligé de vendre tout son coton à la société COTONTCHAD.

C'est en 1927 que le coton a été introduit au Tchad par le Gouverneur français Félix Eboué. Les paysans étaient obligés de le cultiver d'abord en travail forcé (1/2 hectare pour le commandant),

*La banane-plantain, nourriture de base de plusieurs régions d'Afrique.*



et ensuite pour payer l'impôt (10 kilos en 1929, 40 kilos en 1960).

C'est pourquoi les meilleures terres sont consacrées au coton, et les cultures vivrières (mil, sésame, pois...) sont négligées. C'est pourquoi aussi les périodes de sécheresse entraînent la famine.

## ZAIRE : COMMERCIALISATION ET IMPORTATION DE PRODUITS VIVRIERS

Le Zaïre est surtout connu pour sa production minière. Ce pays en tire la plus grande partie de ses revenus. Les cultures industrielles sont produites pour la plupart par des sociétés, sauf le café, le thé et le tabac. Ceux-ci sont cultivés par les paysans individuels.

On ne connaît pas la quantité exacte des vivriers produits au Zaïre, parce que la production vivrière et sa commercialisation ne sont pas bien organisées. Et aussi parce que, des produits comme le manioc, l'arachide, la banane-plantain et le riz, qui sont beaucoup consommés, sont achetés chez les villageois par de petits transporteurs et commercialisés par un très grand nombre de petits commerçants.

En plus de ce manque d'organisation, la faiblesse de l'agriculture du Zaïre est due à d'autres causes, citées par le ministère zaïrois de l'Économie nationale : le mauvais état des routes, le manque d'orga-

nisation de certains marchés, le prix de la farine de maïs mal fixé de 1974 à 1977, le manque de semences sélectionnées, l'inadaptation des méthodes culturales, le manque d'engrais, l'encadrement insuffisant, le manque de biens de consommation...

Pour le maïs par exemple, la production commercialisée a été de 51 117 tonnes en 1977, sur une production totale de 509 500 tonnes environ. Le reste a été consommé par les producteurs. Il n'y en a pas eu assez pour les gens des villes et les fabricants de bière. Il a fallu acheter à l'étranger 139 862 tonnes de maïs en 1977.

Le Zaïre a aussi acheté du blé américain en 1977 : 139 862 tonnes également. S'il y avait assez d'argent, le Zaïre aurait importé jusqu'à 144 000 tonnes de blé. Pour l'année 1978, le pays prévoit d'importer 200 000 tonnes de maïs et 192 000 tonnes de blé. Mais il sera difficile de trouver les moyens parce que, en 1977, les exportations de produits agricoles zaïrois ont diminué de 18,3 %, environ un cinquième. Par exemple, de 1976 à 1977, l'exportation des produits du palmier à huile a diminué de 33,7 %, environ un tiers.

Au niveau des paysans zaïrois, il n'y a pas une véritable concurrence entre les cultures vivrières et les cultures de rente. Pour eux, le problème est d'abord de vivre ; ils cultivent d'abord pour manger. Autour des grandes villes, ils vendent aussi leurs produits vivriers. Mais, à cause des difficultés d'organisation et de commercialisation, ils gagnent peu d'argent. Pour satisfaire tous leurs besoins (frais de scolarité, amendes, santé...), ils sont obligés de vendre presque toute leur production ; et ils souffrent alors de malnutrition et de sous-alimentation. On trouve, par exemple, beaucoup de kwashiorkor dans le Bas-Zaïre.

Mais il semble que les villageois qui sont plus éloignés des villes mangent davantage qu'autrefois. Pour améliorer la production agricole, le gouvernement veut organiser la commercialisation et encourager les agriculteurs en fixant des prix d'achats honnêtes. □

# comment sont utilisés les produits agricoles ?

Catégories de produits agricoles	Qu'est-ce qu'ils deviennent ?	Qui les consomme ?
<b>1) Produits alimentaires de base</b> – mil et sorgho – riz et maïs – igname et macabo – manioc et patate – arachide – noix de palme – noix de coco – viandes – légumes – canne à sucre – banane plantain – etc.	– Autoconsommation → – Vente sous forme brute dans le pays → – Exportation sous forme brute → – Vente aux usines et artisans nationaux pour transformation → <ul style="list-style-type: none"> <li>– Vente dans le pays →</li> <li>– Exportation →</li> </ul>	Paysans et leur famille Consommateurs nationaux Pays étrangers Consommateurs nationaux Pays étrangers
<b>2) Produits alimentaires « de luxe »</b> – café – cacao – banane – ananas – tabac – etc.	– Vente sous forme brute dans le pays → – Exportation sous forme brute → – Vente aux usines et artisans nationaux pour transformation → <ul style="list-style-type: none"> <li>– Vente dans le pays →</li> <li>– Exportation →</li> </ul>	Consommateurs nationaux Pays étrangers Consommateurs nationaux Pays étrangers
<b>3) Produits non-alimentaires</b> – coton – laine – bois – peaux – latex – kénaf – etc.	– Exportation sous forme brute → – Vente aux usines et artisans nationaux pour transformation → <ul style="list-style-type: none"> <li>– Vente dans le pays →</li> <li>– Exportation →</li> </ul>	Pays étrangers Consommateurs nationaux Pays étrangers

**CONCLUSION :** Tous les produits agricoles peuvent être vendus (cultures de rente). Mais tous les produits agricoles ne peuvent pas être mangés (cultures vivrières).

## AFRIQUE ÉCONOMIQUE 78

Publié par INADES-FORMATION, « AFRIQUE ÉCONOMIQUE » rassemble, sur l'économie de tous les pays africains, des renseignements dispersés dans de nombreuses publications.

Ces renseignements sont groupés en 3 parties :

1) **Les pays.** Chaque pays d'Afrique est présenté en deux pages où l'on trouve des indications générales sur le pays, sa géographie (avec une carte), ses institutions et de très nombreux chiffres concernant son économie : productions, finances, commerce extérieur, etc.

2) **Les produits.** 10 produits agricoles et 14 produits miniers sont choisis parmi les principales productions du continent. Deux pages pour chaque produit donnent les statistiques de production des pays africains et la place de l'Afrique dans l'ensemble de la production mondiale ; un graphique sur

l'évolution des prix mondiaux, des indications sur l'évolution du marché et sur les emplois du produit dans le monde.

3) **Les organisations.** 20 organisations internationales sont ainsi présentées : organisations politiques, économiques et douanières, organisations de coopération internationale. On trouve là un aperçu significatif de l'effort d'intégration économique qui se poursuit actuellement en Afrique depuis les indépendances.

On peut obtenir cet ouvrage en s'adressant à INADES-FORMATION, 08 B. P. 8008, Abidjan 08, Côte-d'Ivoire. Prix : 2 500 F CFA (envoi par avion, ajouter : 540 F CFA pour l'Afrique occidentale ; 730 F CFA pour les autres pays). Paiement : uniquement par mandat-lettre, par CCP ou en espèces dans nos bureaux. On peut aussi s'adresser à nos bureaux en Afrique (voir 3ème page de couverture).

□



**CANNE A SUCRE.** La canne à sucre vient sans doute de Nouvelle Guinée, dans le Sud-Est de l'Asie. Ensuite, elle s'est répandue lentement vers l'Ouest de l'Asie.

Les Arabes en amènent des boutures vers 700 en Égypte et jusqu'au Maroc. Les Portugais ont introduit la canne à sucre en Afrique de l'Ouest au début

du 15<sup>e</sup> siècle. Avant cette période, elle était peut-être déjà répandue en Afrique Noire à partir de l'Afrique du Nord. En tout cas, la canne à sucre pousse un peu partout depuis longtemps, mais plutôt comme culture de case. Au Kasai (Zaïre), on en extrait le jus pour faire une boisson alcoolisée. Ailleurs, on mâche les tiges.

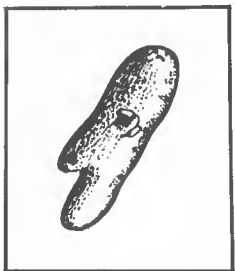
Les grandes plantations sont créées vers 1650 à l'île Maurice et à la Réunion. Il n'y a pas longtemps que la culture industrielle de la canne à sucre s'est développée sur le continent : au Congo, au Cameroun, au Nigéria, au Tchad...



**COTON.** On ne sait pas d'où vient le coton. On sait qu'on cultive des variétés à fibre courte en Afrique depuis longtemps.

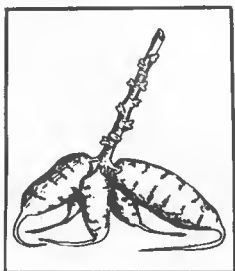
Ensuite, on a introduit des variétés américaines à fibre plus longue. Le coton s'est développé comme culture de rente à partir des années 1920, au Tchad, en Centrafrique et au Zaïre. Dans

beaucoup d'autres pays, c'est depuis la dernière guerre mondiale. Mais dès 1865, le Togo exportait déjà du coton.



**IGNAME.** Certaines variétés d'igname viennent d'Afrique. D'autres variétés venant d'Asie ont été introduites en Afrique par des Africains, ou par des Portugais. En tout cas, pendant longtemps, l'igname a été avec la banane plantain, la base de l'alimentation dans les régions forestières. On connaît aujourd'hui

plus de 200 variétés cultivées, surtout dans les régions tropicales, mais on en trouve même en Europe. Ensuite, le manioc est venu s'ajouter à l'igname avec le taro, qui vient d'Asie, et le macabo ou « chou caraïbe » qui vient d'Amérique du Sud.



**MANIOC.** Cette plante vient aussi d'Amérique du Sud. Ce sont les Portugais qui ont introduit le manioc en Afrique au 16<sup>e</sup> siècle. Il s'est tellement bien adapté qu'il est devenu la nourriture de base de beaucoup d'ethnies dans les régions forestières. Aujourd'hui, sa culture s'étend vers les régions de savane. Depuis

longtemps, on exporte de petites quantités vers l'Europe sous forme de tapioca. On commence à le

cultiver de façon industrielle dans quelques pays africains (par exemple en Côte-d'Ivoire, au Nigéria, à Madagascar...).



**PALMIER A HUILE.** Cet arbre vient des galeries forestières extérieures à la forêt dense, en Afrique de l'Ouest. C'est là qu'il pousse à l'état sauvage.

Pendant longtemps, les paysans se sont contentés de protéger le palmier et de le laisser pousser dans les clairières qu'ils défrichaient dans la forêt. Les Euro-

péens ont acheté l'huile de palme dès le 19<sup>e</sup> siècle sur les côtes du Golfe de Guinée : en 1830, l'Angleterre en importait déjà 16 000 tonnes. A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'exportation de l'huile de palme était la principale ressource du royaume du Dahomey (Bénin).

Les premiers pays d'Afrique qui ont développé la culture industrielle du palmier à huile sont le Zaïre, dans les années 1920, puis le Nigéria. Aujourd'hui, la Côte-d'Ivoire, le Bénin et le Cameroun ont aussi de vastes plantations de palmiers à huile sélectionnés : blocs industriels et plantations villageoises.

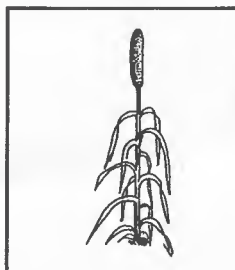


**RIZ.** L'Afrique est un des lieux où la culture du riz a commencé sans doute vers 1500 avant Jésus-Christ dans la région du Sénégal, de la Gambie et du Haut-Niger.

Vers le 8<sup>e</sup> siècle, les Arabes ont introduit d'autres variétés de riz en Afrique de l'Est. Vers le 16<sup>e</sup> siècle, les Européens les ont

introduites en Afrique Occidentale.

Autrefois, la technique du riz irrigué, inventée en Asie était inconnue en Afrique et pratiquée seulement à Madagascar. Aujourd'hui, elle se répand rapidement partout et permet de hauts rendements. On cultive toujours davantage de riz pour le vendre, car dans les villes, sa consommation augmente très vite. L'Afrique est obligée d'importer de plus en plus de riz. Les progrès de la culture du riz devraient permettre de supprimer ces importations.



**SORGHO ET MIL.** Ces céréales font partie des premières plantes cultivées par l'homme. Ils étaient connus en Chine et sans doute aussi en Ethiopie, vers 5000 ans avant Jésus-Christ.

Certaines espèces viennent d'Afrique. Elles forment la base de l'alimentation dans les régions de savane, car c'est une plante

qui résiste bien à la sécheresse.

Au Sénégal, on a découvert, depuis quelque temps paraît-il, une technique pour faire du pain avec du mil. Cela n'était pas possible jusqu'ici. □







## PAR EXEMPLE...

### ***L'agriculture doit rapporter de l'argent, mais...***

#### ● ... ON DOIT D'ABORD PENSER A SE NOURRIR

Nidrou est un village de forêt. Depuis toujours, ses habitants se nourrissent de riz. Pour compléter, ils cultivent encore du manioc et du taro, avec tous les légumes et condiments qu'on met dans la sauce. Les villageois cultivent aussi le café et le cacao.

Mais les gens de Nidrou se plaignent souvent. Comme le vieux Keï, ils disent au maître d'école : « Quand j'avais l'âge de ces enfants, les greniers du village étaient toujours pleins. On n'a jamais manqué de riz un seul jour. »

L'instituteur demande : « Est-ce que vous n'avez pas aussi du manioc quand le riz manque ? »

— « Vous savez, Monsieur, ici le manioc ne nous plaît pas beaucoup. Nous nous fatignons vite d'en manger et il ne nous rassasie pas comme le riz. Et maintenant, le temps du manioc dure chaque année plus longtemps. »

— « Si vous aimez mieux le riz, pourquoi est-ce que vous n'en cultivez pas beaucoup plus ? » dit l'instituteur.

Un autre villageois, Zika, répond :

— « Cultiver le café et le riz en même temps, c'est trop de travail. Pendant la petite saison sèche, il faut désherber le riz et le clôturer. En même temps, il faut débrousser et nettoyer les plantations de café. Si tu n'as

pas les moyens de prendre des manœuvres, tu ne peux pas tout faire. Alors, je fais ma plantation de café et je laisse les femmes se débrouiller avec le riz. Avec l'argent du café, j'achèterai le riz qui manquera.

Mais, plus tard, au moment où il a l'argent du café, Zika n'achète pas le riz pour le garder. Quand le riz commence à manquer dans la région, il a dépensé tout l'argent de son café. Et il doit se contenter du manioc. Beaucoup d'autres dans le village font comme Zika. Le café a pris la place du riz et les gens ne sont pas satisfaits.

- \* **Aujourd'hui, les habitants de Nidrou manquent de riz. Autrefois ils en avaient assez toute l'année. Pourquoi ?**
- \* **Qu'est-ce que les habitants de Nidrou devraient faire pour manger ce qu'ils aiment ?**
- \* **Dans votre pays, quel genre de culture vous fait gagner le plus d'argent ?**

#### ● ... IL FAUT MODERNISER TOUTES LES CULTURES A LA FOIS

Les agriculteurs du village de Kaba cultivent le coton depuis quelques années. C'est le gouvernement qui a décidé de vulgariser la culture du coton dans la région, pour que les agriculteurs gagnent de l'argent. Depuis ce temps-là, Gongoro est encadreur à Kaba. Il est chargé d'aider les villageois pour le coton. Et il conseille la culture attelée pour améliorer le rendement.

Un jour, Koutou et deux de ses amis viennent voir Gongoro. Ils lui disent : « Voilà ! Nous voulons faire de la culture moderne. Toi, tu connais. Explique-nous ce qu'il faut faire. » Alors Gongoro leur parle de la culture du coton et de la culture attelée. Il leur explique tous les travaux à faire

pour bien réussir le coton. Il leur dit : « Et puis, avec la culture attelée, vous pouvez avoir de bons rendements de coton, si vous faites tout ce que je vous ai dit. Et surtout, il faut que vous semiez à la bonne date. Pour réussir, c'est très important à cause des pluies. Ici, à Kaba, il faut semer entre le 10 et le 20 juin. »

Koutou et ses amis sont contents des conseils de Gongoro. Ils vont réussir leur coton. Ils prennent un crédit pour acheter les bœufs, la charrue et la sarceuse. Quand les premières pluies arrivent, tous les habitants de Kaba sèment tout de suite leur sorgho, pour être sûrs d'avoir de quoi manger. Koutou et ses amis font de même, et ils sèment leur sorgho comme ils l'ont toujours fait. Ensuite, ils se mettent à labourer leurs champs pour le coton. Ils veulent cultiver de grandes surfaces. Ils ont des bœufs et ils espèrent que, avec les conseils de Gongoro, ils réussiront bien leur coton. Quand ils ont fini de labourer, c'est déjà le 15 juin. Mais il faut maintenant sarcler le sorgho. Les mauvaises herbes sont déjà hautes. Et les femmes n'acceptent pas de semer le coton si le sorgho n'est pas sarclé, parce qu'elles ont peur pour la récolte.

*Tomates.  
Moderniser toutes les cultures.*



Alors, Koutou et ses amis commencent par sarcler le sorgho. Le sarclage dure 15 jours parce qu'ils ont semé le sorgho en désordre, à la manière traditionnelle, ils ne peuvent donc pas sarcler avec les bœufs. Ils sèment le coton le 30 juin. C'est tard. Le coton ne donne pas bien, malgré les techniques utilisées par Koutou et ses amis. Ils ne récoltent pas beaucoup.

- \* Pourquoi Koutou et ses amis sont-ils en retard pour semer le coton ? Qu'est-ce qu'ils auraient dû faire ?
- \* Est-ce que c'est bon de moderniser seulement une culture ?
- \* Gongoro s'occupe seulement du coton, est-ce que c'est bon ?
- \* Quels conseils il devait donner à Koutou et à ses amis ?

### ● ... ON DOIT PENSER A TOUS LES PROBLEMES DU VILLAGE

Kaltouma est animatrice au village de Pofo. Pofo est situé dans une région où on cultive le palmier à huile. Dans la région, on dit : « le palmier, c'est la fortune ».

Et justement, comme c'est la fortune, une société d'Etat a été créée pour améliorer la palmeraie. Petit à petit, les vieux palmiers disparaissent et sont remplacés par de jeunes plantations qui commencent à produire.

Depuis quelque temps, Kaltouma entend les femmes de Pofo se plaindre des nouvelles plantations de palmier. Kaltouma ne comprend pas pourquoi. Les nouveaux palmiers produisent plus et rapportent plus d'argent. C'est une bonne chose pour les familles et pour la modernisation du village. Kaltouma décide d'en parler aux femmes en réunion.

Au début de la réunion, Kaltouma interroge les femmes : « On a fait de nouvelles plantations de palmier pour remplacer les vieux palmiers.



*Le commerce de l'huile de palme aide les femmes.*

C'est bon pour le village. Mais vous, vous n'êtes pas contentes. Pourquoi ? Est-ce que les femmes d'ici sont contre le progrès ? »

Une des femmes répond : « Écoute, Kaltouma. Nous les femmes de Pofo, on n'est pas contre le progrès. Mais il faut nous comprendre. Avant, les hommes étaient propriétaires des palmiers. Ils cultivaient le manioc et l'igname, ils faisaient les transports. Nous, les femmes, on faisait l'huile. On vendait le vin de palme, l'huile, et les palmistes. Comme ça, chacun était content. Maintenant, tout est changé. Les hommes doivent vendre les régimes de palme à la coopérative. Nous ne trouvons plus de graines de palme à ramasser pour faire l'huile. Nous n'avons plus de palmistes ni d'huile à vendre. Ces palmiers ne donnent même pas de vin de palme. Nous ne savons plus que faire. Où allons-nous trouver

l'argent que nous avions autrefois ? »

Une autre femme continue : « Et puis, avant, les hommes ne s'occupaient pas des palmiers comme maintenant ; ça poussait tout seul. Maintenant ils sont tout le temps dans leurs plantations de palmier. On dirait qu'ils les regardent pousser. Qui va nous aider pour le manioc et l'igname ? Est-ce que ces grands messieurs qui ont décidé de faire de nouvelles plantations ont pensé à notre travail et à notre argent ? »...

- \* Est-ce que les nouvelles plantations de palmier ont amené le progrès à Pofo ?
- \* Pourquoi les femmes sont-elles mécontentes ?
- \* Quelles solutions conseiller au femmes de Pofo pour que chacun soit content ?



# **pour un équilibre entre cultures vivrières et cultures de rente**

*Le manioc et le café : rien à négliger.*



Depuis la colonisation en Afrique, on a l'habitude de distinguer les *cultures vivrières* et les *cultures de rente*. On appelle aussi ces dernières : *cultures commerciales, cultures industrielles, cultures d'exportation, cultures de rapport...*

Depuis quelques années, de graves problèmes se posent à beaucoup de pays : la production de nourriture ne suffit pas et les importations de nourriture augmentent sans cesse. L'Afrique est un continent agricole. Il exporte de nombreux produits. Pourtant, il n'arrive pas à nourrir sa population. Pourquoi ?

On accuse souvent les cultures de rente qui sont destinées aux marchés étrangers. Elles occupent trop de surfaces et les agriculteurs n'ont plus le temps de cultiver pour se nourrir et pour nourrir ceux qui ne cultivent pas.

Voyons d'abord comment le problème se pose pour les paysans, ensuite comment il se pose pour les États.

## I – POURQUOI EST-CE QU'ON CULTIVE ?

Pourquoi est-ce que les paysans cultivent ? La plupart des paysans ont deux buts :

1. leur premier but est de **produire de la nourriture pour leur famille**. Pour cela, suivant les régions, ils cultivent du mil, ou du maïs, ou du riz, ou de l'igname, ou du manioc... ou plusieurs de ces produits ensemble ;
2. leur deuxième but est de **gagner de l'argent** pour plusieurs utilisations :
  - pour payer leur impôt, dans les pays où tout le monde paie l'impôt (impôt de capitation) ;
  - pour acheter les biens de consommation qu'ils ne produisent pas eux-mêmes : sel, savon, pétrole, tissus, viande, poisson, piles... ;
  - pour satisfaire des besoins de toutes sortes : frais de scolarité, transports, cérémonies, cotisations... ;
  - pour acheter du matériel de production : engrais, produits de traitement, outils, machines...

Pour gagner cet argent, les paysans prennent une partie de leurs champs et de leur temps pour cultiver le café, le cacao, le palmier à huile, l'arachide, le coton... Les

produits changent avec les régions. En principe, partager ainsi son temps et ses champs entre cultures vivrières et cultures commerciales est une bonne chose : les paysans produisent de la nourriture pour eux-mêmes et pour ceux qui ne cultivent pas ; ils fournissent aussi des produits agricoles pour le commerce et pour l'industrie nationale. Mais en réalité, la production vivrière ne suffit plus. Pour comprendre les raisons, examinons le problème au niveau de l'État.

## II – L'ÉTAT A BESOIN DES REVENUS AGRICOLES

Quels buts est-ce que les États poursuivent pour la production agricole ? Nous pouvons les regrouper en trois catégories :

1. **L'agriculture doit apporter de l'argent à l'État**. Les pays africains sont principalement agricoles. C'est donc l'agriculture qui doit fournir à l'État la plus grande partie de l'argent nécessaire pour payer les fonctionnaires et les opérations de développement. L'État obtient cet argent par divers moyens : impôts directs sur les paysans dans certains pays, droits et taxes sur les exportations de produits agricoles, impôts sur le commerce de ces produits, prélèvement sur les bénéfices des caisses de stabilisation et sur les autres organismes qui vendent les produits d'exportation...

2. **L'agriculture doit rapporter au pays des monnaies étrangères** (devises) pour payer les produits importés : biens d'équipements, biens de consommation et même produits alimentaires si c'est nécessaire...

Pour gagner ces monnaies (ou devises) étrangères, l'État encourage l'agriculture. On exporte les produits agricoles à l'étranger sous leur forme brute, ou bien on les transforme dans les usines : café, cacao, huile de palme ou d'arachide, caoutchouc, banane, coton...

3. **L'agriculture doit produire de la nourriture pour ceux qui ne sont pas agriculteurs** : habitants des villes, employés du commerce et de l'industrie, employés des plantations industrielles, fonctionnaires...

Quand la population non agricole était peu nombreuse, c'était facile de nourrir tout le monde. Les paysans produisaient plus de vivriers qu'ils n'en avaient besoin pour eux-mêmes, et ils en vendaient aux gens des villes. C'est pourquoi les États ne se sont pas beaucoup occupés de la production alimentaire. Ils ont développé la recherche agronomique sur les produits d'exportation ; ils ont augmenté les surfaces de ces cultures, ils ont



encadré les paysans qui les cultivaient ; ils ont organisé avec soin la commercialisation de ces produits ; ils ont fixé des prix garantis ; ils ont augmenté aussi les impôts et ils ont fait des prélèvements sur l'agriculture de rente.

### III – LES DIFFICULTÉS DES PAYSANS

Mais, depuis quelques années, la population des villes a beaucoup augmenté. La production vivrière ne suffit plus. Il semble que le remède soit facile à trouver : les paysans n'ont qu'à cultiver davantage de vivriers, non seulement pour leur propre consommation, mais aussi pour la vente ; ils n'ont qu'à diminuer leurs cultures de rente ! Au lieu de gagner de l'argent en vendant du coton, ils en gagneront en vendant du mil ou de l'igname ou du riz...

En réalité, cette solution n'est pas si facile à appliquer :

1. D'abord, les paysans ont de plus en plus besoin d'argent, car les prix des produits qu'ils achètent augmentent sans cesse. Pour gagner de l'argent, la solution la plus sûre pour eux, ce sont les cultures de rente. Elles ont des prix garantis et leur commercialisation est généralement bien organisée. Au contraire, les prix des vivriers ne sont pas garantis, ils sont variables : très bas à la récolte, très hauts à la soudure. La commercialisation est moins bien organisée et les commerçants cherchent toujours à réaliser le plus de bénéfice possible.

2. Ensuite, les États ont de plus en plus besoin de devises étrangères pour importer. Ils ont de plus en plus besoin d'argent pour payer les dépenses de l'administration. Alors, ils ne veulent pas laisser tomber les cultures d'exportation qui font gagner des devises et procurent de l'argent à l'État. D'autre part, les commerçants de produits vivriers sont puissants, et les États ne parviennent pas toujours à les contrôler et à les empêcher de rechercher trop de bénéfices.

Finalement, on continue à donner la priorité aux cultures de rente, à augmenter leurs surfaces et à y consacrer de la main-d'œuvre et du matériel agricoles. Les cultures vivrières ne progressent pas assez. Et les prix garantis des produits d'exportation sont bas. Alors, beaucoup de paysans, pour avoir assez d'argent, vendent, à la récolte, non seulement leurs produits d'exportation, mais même une partie de leurs réserves de produits alimentaires. Et après, au moment de la soudure, ils sont obligés d'acheter très cher leur nourriture.

### IV – QUELLES SOLUTIONS APPORTER ?

Comment remédier à cette situation ? Il ne s'agit pas de supprimer les cultures de rente : les pays en ont besoin. Mais il faut trouver un meilleur équilibre entre cultures vivrières et cultures de rente. Voici quelques orientations possibles pour l'État et pour les paysans.

#### 1. Au niveau de l'État.

L'État peut aider à résoudre ces difficultés de plusieurs manières :

- a) Il peut contrôler davantage les importations, afin de laisser entrer dans le pays seulement ce qui est vraiment indispensable à son développement. Par exemple, les importations de produits de consommation de luxe devraient être sévèrement limitées. Ceci pour que le pays ne soit pas obligé, pour les payer, d'exporter coûte que coûte et toujours plus. Il faut exporter, par exemple, 6 tonnes de café pour importer une Mercedes. Avec ces mêmes 6 tonnes de café, on peut acheter 2 tracteurs. !

*Le riz. On le mange, on le vend sur place, on l'exporte...*



b) L'État devrait favoriser la production des vivriers, comme il favorise les cultures de rente. Cela veut dire : aider les paysans par les conseils et le matériel, à augmenter les rendements à l'hectare, à produire davantage sur les mêmes surfaces (voir AGRIPROMO N° 2/77 : « Fixer l'agriculture »). Les techniciens disent souvent que les nouvelles techniques sont rentables seulement avec les cultures d'exportation, et ils négligent les cultures vivrières. C'est un tort.

xc) L'État devrait organiser la commercialisation des produits vivriers. Pour cela, fixer des prix garantis à l'achat, contrôler davantage les prix de vente aux consommateurs, lutter contre ceux qui cherchent des bénéfices exagérés...

Pour les paysans, il faut que la vente des vivriers deviennent aussi rentable et aussi facile que la vente des produits d'exportation.

## 2. Au niveau du paysan.

Les paysans aussi ont à accomplir un certain nombre de progrès :



a) Se former aux techniques modernes pour augmenter leurs rendements et leurs revenus. Aujourd'hui, trop de planteurs croient que pour augmenter leur récolte, il n'y a qu'un seul moyen : agrandir leur plantation. Or ceci n'est pas vrai : en soignant mieux la plantation, en appliquant les méthodes modernes, on peut augmenter la récolte sans augmenter la surface. Cela permet d'économiser les terres et les forces.

b) Produire toute la nourriture de la famille pendant une année. Éviter, autant que possible de vendre ses produits à la récolte. Ainsi, à la soudure, un producteur de riz par exemple, ne sera pas obligé d'acheter à 120 francs le kilo de riz qu'il a lui-même vendu à 45 francs au moment de la récolte.

c) Les agriculteurs doivent bien choisir ce qu'ils vont produire pour la vente : ou des produits vivriers ou des produits d'exportation, ou les deux à la fois. Dans certaines régions, il est parfois plus intéressant de vendre de l'igname ou du maïs, plutôt que de faire une plantation de café ou de banane. Les paysans doivent réfléchir, comparer les prix et le travail que chaque culture demande. Certains le font déjà, bien sûr, mais ils doivent avoir davantage le souci de s'informer et de réfléchir ensemble.

xd) S'organiser ensemble pour commercialiser leurs produits. Quand les paysans se groupent pour vendre leurs produits, les commerçants ne peuvent plus imposer leurs prix.

e) Apprendre à se servir de l'argent et s'organiser pour l'épargne. Quand on dépense trop vite l'argent du café ou du coton pour des choses inutiles, on le regrette au moment de la soudure, de la rentrée scolaire ou de la maladie. On va alors emprunter de l'argent et s'endetter avant la prochaine récolte.

\*

\* \*

Aujourd'hui, si la quantité de vivriers ne suffit plus, c'est parce que les paysans ne voient pas l'intérêt à en produire davantage. L'expérience le montre : partout où les paysans reçoivent de bons prix pour un produit et de l'aide pour se moderniser, ils font des progrès. Si on veut que la production vivrière augmente, le travail des paysans doit être mieux payé. Cela dépend de l'État. Cela dépend aussi des paysans eux-mêmes, de leurs efforts pour se former, pour se grouper, pour s'organiser.



# FICHES TECHNIQUES

## comment conserver les grains ?

Pour avoir assez de nourriture, il ne suffit pas de produire beaucoup de vivriers ; il faut également savoir protéger les produits récoltés.

L'humidité, la chaleur, le froid, les rats, les oiseaux, les insectes, les moisissures et certaines maladies peuvent abîmer le maïs, le mil, le millet, le sorgho, le riz, l'arachide... s'ils sont mal conservés. Les techniques traditionnelles de récolte, de séchage et de stockage sont bonnes. Par exemple, le séchage par le soleil ou par la fumée, le stockage dans les greniers... Mais ces techniques ne suffisent pas. Pour éviter les dégâts et les pertes, voici quelques précautions à prendre.

### I- LES PRÉCAUTIONS AU MOMENT DE LA RÉCOLTE

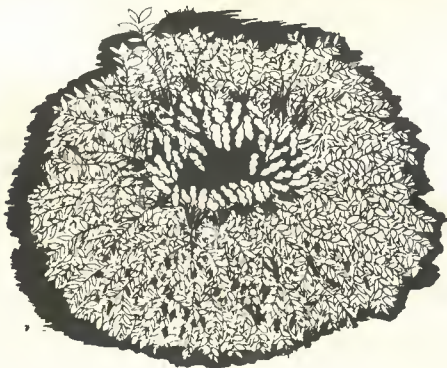
1. On doit récolter avec beaucoup de soin, quand le produit est bien mûr. Par exemple, récoltez le riz quand les panicules sont jaunes sur les trois quarts supérieurs et vertes sur le quart inférieur.



Un épi de riz bon à récolter.

Récoltez les arachides quand on voit des taches brunes à l'intérieur de la coque. On voit qu'elles sont mûres quand la gousse est sèche et quand l'enveloppe de la graine s'enlève facilement.

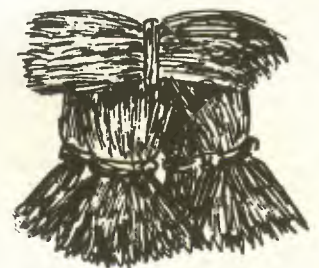
2. Au champ, les grains récoltés ne doivent pas toucher le sol. Ainsi, ils sont protégés contre les microbes et les insectes. Pour cela, par exemple, faire des meules ou sécher les arachides en tas. Tourner les gousses vers l'intérieur pour faire passer l'air.



Disposer les gousses d'arachide en forme de cheminée.

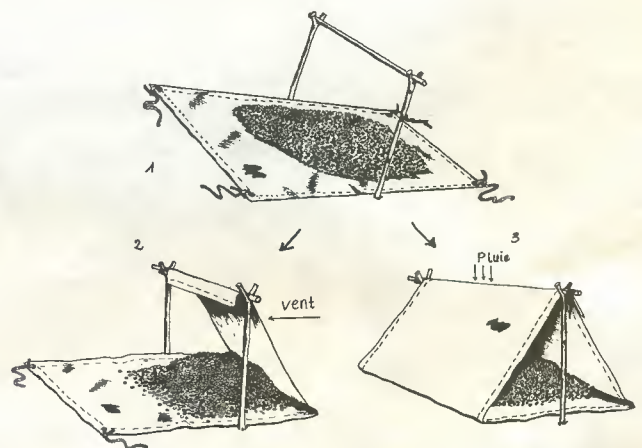


Une meule de gerbes de riz



Un tas de gerbes de riz

3. Protéger les grains contre l'humidité du sol et les pluies tardives. Vous pouvez utiliser une bâche en plastique avec des trous sur ces bords. Dans les trous, passez une corde. Mettez le produit en couches minces, comme sur une natte. Pour le protéger contre l'humidité du sol et contre la pluie, serrez la corde qui ferme la poche.



Séchage de grains sur une bâche : (1) en temps normal (2) quand il y a du vent (3) quand il pleut.

Pour certains grains comme le riz, le séchage ne doit pas se faire directement au soleil. Il vaut mieux mettre le riz frais dans la maison ou dans le grenier, et le laisser sécher lentement ou avec la fumée. Ainsi, les grains ne cassent pas.

## II – LE STOCKAGE

Conserver les produits dans des huttes, des greniers, des silos et des magasins très propres.

### 1. Comment lutter contre les insectes.

Les insectes abîment les grains et causent beaucoup de pertes. On trouve surtout les charançons et les mites. Les charançons mangent surtout l'intérieur du maïs. Les mites mangent le germe du grain. Elles diminuent la quantité de protéines et de vitamines.

Dans les villages, on protège les grains :

- \* en les exposant au soleil : les insectes adultes s'envolent, mais les larves restent ;
- \* en les exposant à la fumée ;
- \* en les mélangeant avec des plantes locales, comme les feuilles de tabac ;
- \* en les mélangeant, par exemple, avec de la cendre de bois ou du sable.

Vous pouvez aussi les mélanger avec des céréales à petits grains : par exemple, le millet avec le maïs ou avec le sorgho.



Un « ebli-va » pour conserver le maïs au Togo.

Quelquefois, vous devez utiliser aussi des insecticides.

En effet, les cultivateurs gardent le maïs dans son enveloppe, les épis tournés vers l'intérieur pour les protéger contre les insectes. Mais malgré cela, on constate toujours des dégâts d'insectes. Pour bien conserver le maïs, mettez les épis sans les enveloppes dans les greniers, avec des insecticides. L'enveloppe doit être enlevée :

- \* elle cache des insectes qui s'attaquent au maïs ;
- \* quand l'enveloppe n'est pas enlevée, on ne les voit pas ;
- \* avant, on croyait que l'enveloppe protégeait le maïs contre les insectes. On n'avait pas d'autres moyens de les protéger. Aujourd'hui, on sait que les insecticides protègent mieux que l'enveloppe.

La poudre de GAMA BHC est l'insecticide recommandé pour le maïs décortiqué ou en épis, pour le mil, le sorgho, le millet. Pour le riz, utilisez Gamma-grain, Sumitox ou le tétrachlorure de carbone.

L'agriculteur peut apprendre à faire le dosage lui-même et à l'adapter à son type de grenier. Il faut mettre l'insecticide avant de rentrer le maïs, pour tuer les insectes apportés des champs, il est dangereux d'utiliser les grains traités avant trois mois.

### 2. Comment lutter contre les rongeurs.

Dans le magasin, les rongeurs peuvent abîmer les grains :

- \* ils en mangent beaucoup ;
- \* ils les salissent avec leurs excréments ;
- \* ils trouent les sacs en jute et les grains tombent par terre ;
- \* ils abîment le revêtement des greniers ;
- \* ils transportent des maladies qui peuvent passer aux hommes.

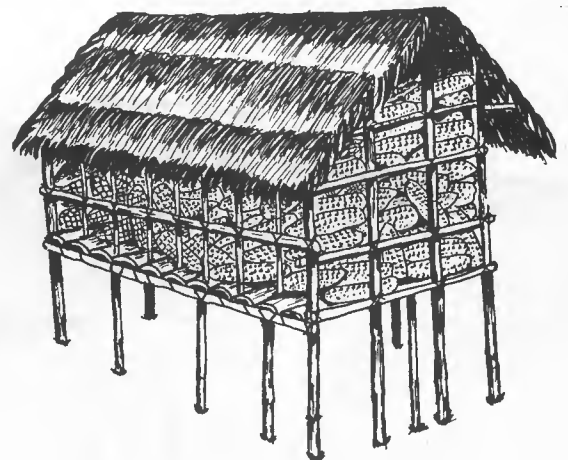
#### a) On peut lutter contre les rongeurs avant qu'ils arrivent :

- balayez les magasins et gardez-les propres dedans et dehors ;
- évitez de mettre les grains par terre quand vous les rentrez ;
- fixez des gardes aux pieds des greniers, ou utilisez des matériaux glissants comme le bambou. Les rongeurs ne peuvent pas monter dessus.



Un pied de grenier avec un panier pour empêcher les rats de monter.

faites des huttes et des magasins assez hauts pour empêcher les rongeurs de sauter à l'intérieur. Laissez un espace libre autour. Ainsi, les rongeurs ne pourront pas se servir d'un arbre pour entrer dans la hutte.



Pieds hauts pour le grenier

- b) Vous pouvez aussi faire des pièges, ou utiliser des produits chimiques (rodenticides).





## s'organiser pour avoir toujours de la nourriture: le grenier commun de prévoyance

*Dans beaucoup de régions, les paysans manquent de nourriture 1 ou 2 mois avant la récolte. On appelle cette période période de « soudure » : la récolte de l'année précédente est déjà mangée, mais la nouvelle récolte n'est pas encore faite. C'est une période difficile pour les paysans : ils ont besoin de force pour faire les gros travaux de cultures, et juste à ce moment, la nourriture est rare et chère.*

*La cause de ce manque de nourriture, c'est peut-être qu'on a fait trop de cultures de rente et pas assez de cultures vivrières. Mais plus souvent, cela est dû à une mauvaise gestion de la récolte des vivriers. On a gaspillé ou trop vendu, et on se trouve sans rien aux moments difficiles.*

*Ces fiches d'animation ont pour but de faire réfléchir les paysans sur l'utilisation de leur récolte de vivriers et de proposer un moyen pour garder de la nourriture jusqu'au moment de la soudure. Ces fiches présentent un schéma pour une ou plusieurs réunions.*

*On peut organiser un grenier commun seulement pour le grain (mil, sorgho, riz) et pour les haricots qui peuvent se conserver assez facilement. Le maïs est plus difficile à conserver, l'igname aussi. Dans ces fiches nous parlons des grains.*

### I – POURQUOI LES VILLAGEOIS MANQUENT DE NOURRITURE ?

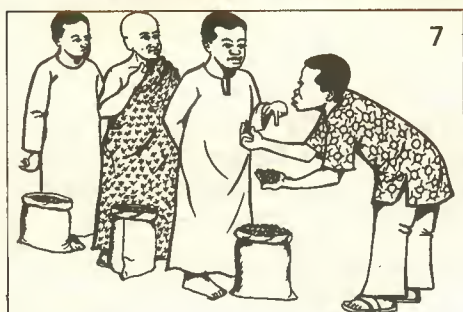
*L'animateur commence la réunion en posant des questions aux paysans sur les inconvénients du manque de nourriture au moment des gros travaux de culture. Il rappelle le but de la réunion : trouver une solution à ce problème. Ils commencent par chercher les causes de cette difficulté.*

- \* Pourquoi est-ce que nous manquons de nourriture au moment des gros travaux ?  
Combien de nourriture est-ce que nous avons récolté ?  
Est-ce que c'est assez ?  
Est-ce que nous avons cultivé des champs assez grands ?  
Est-ce que le climat nous a gênés ?

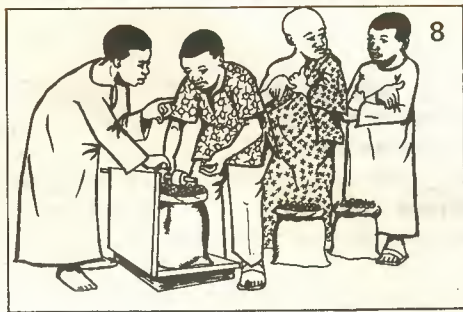
Les paysans parlent souvent du climat qui n'a pas été bon, ou de la terre qui n'a pas assez donné. Ils attribuent les causes du manque de nourriture à une production trop faible. Dans certains cas ce sont les vraies causes. Mais souvent il y a d'autres causes qui sont dues à une mauvaise gestion des récoltes. Celles-là, ils les voient moins bien. Il faut les aider à bien les voir. L'animateur passe donc à la 2ème série de questions.

- \* Qu'est-ce que nous avons fait avec le grain récolté ?  
Les paysans vont parler :
  - du grain réservé pour la nourriture de tous les jours
  - du grain réservé pour la nourriture des fêtes
  - du grain vendu
  - du grain donné en cadeau
  - du grain transformé en boisson
  - du grain réservé pour les semences
  - du grain donné aux animaux

L'animateur aide les gens à réfléchir sur la façon dont ils ont utilisé leur grain. Pour chaque utilisation, il faut voir si elle est nécessaire ou bien si on aurait pu en utiliser moins. Par exemple : est-ce qu'il y a du gaspillage pour la nourriture ? Pourquoi est-ce qu'on vend du grain ? Est-ce que c'est important ? Est-ce qu'on pourrait faire moins de boisson ? etc. La discussion continue jusqu'à ce que les participants aient bien vu la ou les causes du manque de nourriture au moment de la soudure.



7  
Le grain doit être bien sec et sans charançons. Sinon il se conserve mal et gâte le grain des autres. Si le grain n'est pas comme il faut, celui qui l'a apporté doit le reprendre et en apporter d'autre.



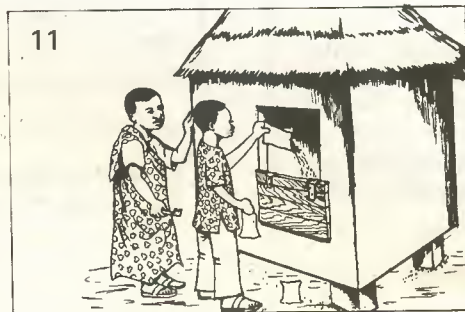
8  
Si on peut avoir une balance, c'est mieux de peser ce que chacun apporte. Ainsi on évite les palabres quand on ouvrira le grenier plus tard.



9  
Un secrétaire marque sur un cahier la quantité (poids ou volume) de grain que chacun met dans le grenier. Quand on ouvrira le grenier, on regardera dans le cahier la quantité marquée pour chacun.



10  
Maintenant on met le grain dans le grenier. Le grain est mélangé avec celui des autres. C'est plus facile pour le conserver. On peut aussi mettre chacun son sac, mais c'est plus difficile pour bien conserver le grain.



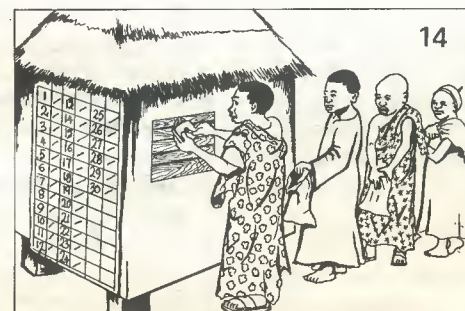
11  
Il faut mettre un produit pour conserver le grain pendant 6 mois au moins (Voyez la Fiche Technique, page 17). Chacun paye une petite cotisation pour acheter le produit.



12  
Quand tous ont apporté leur grain, le responsable ferme le grenier devant tout le monde. Il garde la clé chez lui.



13  
Si un membre du groupe vient demander son grain avant la date fixée, le responsable doit refuser. Si la situation de sa famille est vraiment difficile, celui qui a la clé demande l'avis des autres responsables.



14  
A la date fixée par tous (rappelez-vous l'image n° 3), le responsable convoque tous les membres du groupe. Celui qui a la clé ouvre le grenier devant tout le monde.



15  
Le secrétaire lit le cahier et dit la quantité qui est marquée en face de chaque nom. On remplit le sac de chacun et on pèse. Chacun repart avec le mil qu'il avait mis en dépôt.



# QUELQUES LIVRES UTILES

Plusieurs ouvrages ont été écrits sur le passage de l'agriculture traditionnelle à une agriculture de rapport, et sur les changements que cela entraîne dans la vie de la famille, du village, de la région.

Nous vous recommandons ici quelques ouvrages techniques qui peuvent vous être utiles.

**1. Les cours d'agriculture d'INADES-FORMATION (2ème année)** parlent des techniques pour améliorer le rendement et la conservation des cultures vivrières et des cultures de rente.

Sept livrets concernent les cultures vivrières : racines et tubercules (ignames, manioc...), céréales (mil, sorgho, maïs), cultures maraîchères (2 livrets), riz irrigué, riz pluvial, soja.

Neuf livrets concernent les cultures de rente : banane, arachide, cacaoyer, caféier, cotonnier, hévéa, palmier à huile, cocotier, tabac.

Comme tous les cours d'INADES-FORMATION, ils sont en français simple. Les nombreux dessins aident à comprendre et donnent des idées.

**2. Découvrir une agriculture vivrière**, par F. de Ravignan et L. Barbedette. Paris, Maisonneuve et Larose, 1977. 116 pages.

Ce guide s'adresse aux agents de développement non spécialisés en agriculture, mais qui travaillent en milieu rural africain. Ils ne peuvent pas avoir une action efficace s'ils ne comprennent pas toutes les préoccupations réelles des paysans.

Les méthodes proposées dans ce texte ont été expérimentées au Cameroun et au Togo. Cet ouvrage veut aider l'animateur à se poser des questions pour améliorer ce qui existe. Deux grandes parties : observer, interpréter. Un index permet de retrouver les questions pratiques.

**3. Les engrais et leur application : précis à l'usage des vulgarisateurs.** Rome, FAO, 1970. 58 pages.

Ce petit livre étudie les sols, les besoins nutritifs des diverses plantes, le mode d'utilisation des engrais. Il peut rendre de grands services aux vulgarisateurs qui veulent aider les paysans à avoir de meilleures récoltes.

**4. Les rizicultures paysannes : améliorations possibles**, par Jacques Mayer et Robert Bonnefonds. Paris : Secrétariat d'État aux Affaires Étrangères, 1973. Collection Techniques rurales en Afrique.

Ce manuel essaie de rassembler les éléments de connaissances pratiques acquises sur le terrain. Les auteurs ont participé à des opérations de développement au Brésil, au Cambodge, au Sénégal et à Madagascar.

Ce livre traite du riz pluvial, du riz irrigué, des parasites du riz, de ses maladies, de la mécanisation de la riziculture traditionnelle, la récolte, l'usinage, la protection des semences.

Le dernier chapitre concerne la conception générale d'une opération de développement du riz. Une annexe décrit l'expérience réalisée à Madagascar.

**5. Manuel de conservation des produits tropicaux.** Paris : Secrétariat d'État aux Affaires Étrangères, 1974. 355 pages ; plusieurs schémas.

Il ne sert à rien d'augmenter la production si les produits récoltés ne sont pas conservés dans de bonnes conditions. Ce livre s'adresse surtout aux techniciens. Cependant le chapitre sur l'amélioration du séchage et du stockage traditionnels peut être directement utile aux paysans.

Le livre comprend 3 parties : le stockage, le séchage et la conservation : les techniques traditionnelles et leur amélioration ; le fonctionnement et le stockage moderne.

**6. Des paysans organisent des greniers de prévoyance.** Revue ECHANGE numéro 11.

**Gestion et stockage du mil : flanellographe ; Images et 7 pages** photocopiées.

GRAAP. B.P. 305 - Bobo-Dioulasso (Haute-Volta).

Ces deux publications du GRAAP sont bien adaptées au milieu rural et se complètent. La première est le compte-rendu d'une expérience faite par un animateur paysan. Il a aidé ses frères à organiser des greniers de prévoyance après la grande sécheresse de 1973, avec les moyens dont ils disposaient. Le flanellographe est fait pour aider les paysans à mieux gérer leur récolte et à résoudre les difficultés de la gestion d'un stockage coopératif.



Deux lecteurs du Zaïre et une lectrice de Côte-d'Ivoire nous ont écrit. C'est avec plaisir que nous publions leurs intéressantes lettres dans ce premier « Courrier » de l'année 1979.

## lettres du Zaïre et de Côte-d'Ivoire

### AIDER NOS PARENTS DU VILLAGE

Le premier correspondant zaïrois MANUNGA KIAKESIDI MACKY, est étudiant de 2ème année à l'Institut Supérieur Pédagogique de Kikwit, dans la région de Bandundu. Il a 25 ans et il voudrait, à la fin de ses études, devenir animateur et encadreur d'animateurs, « pour aider les autres ».

Pour se préparer à cette tâche, il participe souvent à des sessions de formation et à des groupes de réflexion. Voici ce qu'il nous écrit :

« J'ai été touché en lisant votre journal AGRIPROMO avec les récents numéros 21 et 22. Je vous en remercie. Cette lecture passionnante m'a fait revivre, surtout dans le numéro 22, l'expérience de mes frères de la Côte-d'Ivoire, qui ont augmenté la production dans différents villages. Ceci m'a permis de prendre conscience de la situation

qui prévaut actuellement dans mon village, et dans toute notre région de Pay-Kingila. J'ai lu et relu ces articles et j'ai trouvé qu'avec une bonne volonté, on peut transformer le village, la région, et pourquoi pas, le pays.

« La difficulté est qu'il n'y a pas de personnes capables, pouvant sensibiliser, conscientiser la masse et l'amener à prendre ses responsabilités. Moi, je suis encore aux études supérieures (en Math). Mes aînés ne font absolument rien, j'ose l'avouer, pour le développement de cette région. Tous travaillent dans les villes. Ce sont des intellectuels, mais ils n'osent ni regagner le village, ni aider la population à se développer.

« J'ai bientôt 25 ans, et il n'y a aucune école secondaire, aucun dispensaire compétent, aucune coopérative répondant aux besoins de la

population... Et la misère bat encore son plein. Matériellement, peut-être je ne saurais rien faire, vu ma position sociale. Je vous demande, à vous qui avez déjà tenté l'expérience, de nous donner un schéma pour l'organisation de nos villages, du travail agricole surtout et d'autres bons conseils pour la bonne marche d'un village.

« Le fait d'avoir pris conscience de cela est déjà un pas vers la réalité, et en plus il faut continuer sur cette ligne : je pense que la conscientisation est aussi pour moi la participation à l'œuvre du Christ, l'évangélisation, le développement du peuple !

« Étant chrétiens intellectuels, nous ne devons pas laisser les gens moisir dans la misère... »

### SOIGNER LA DIARRHÉE AVEC DE L'EAU SALÉE-SUCRÉE

Notre deuxième correspondant du Zaïre (dont nous n'avons pas pu malheureusement déchiffrer le nom), revient sur le numéro 4/77 d'AGRIPROMO, « Les Médicaments ». Ils nous décrit un traitement familial de la diarrhée au Zaïre. Nos amis d'autres régions d'Afrique pourront l'essayer. Voici ce qu'il écrit :

« Dans le numéro 4/77 sur « Les Médicaments et nous », à la page 8, il était conseillé d'utiliser le GANIDAN comme médicament contre la diarrhée. Ici au Zaïre et en Afrique de l'Est, depuis cinq ans déjà, de plus en plus de familles utilisent une nouvelle méthode : donner à boire de l'eau salée-sucrée. La plupart des cas de diarrhée se guérissent ainsi, et ce médicament est facile à préparer à la maison et ne coûte presque rien.

« On prend une bouteille vide, par exemple une bouteille de bière (75 cl ; 3/4 de litre), on la nettoie bien, à l'intérieur et à l'extérieur ; on la remplit d'eau bouillie ; et on y verse cinq petites cuillères de sucre et la moitié d'une petite cuillère de sel. Il n'est pas nécessaire de mettre beaucoup de sucre dans la cuillère, mais si on le fait, il n'y a aucun danger, car le corps utilisera le sucre en trop. Cependant il faut être plus prudent avec la quantité de sel. Le mélange obtenu est environ le même que celui d'une préparation pharmaceutique (comme un BAXTER contenant 5 % de glucose et 0,9 % de NaCl), et il convient parfaitement aux enfants.

« Quand c'est possible, on peut aussi ajouter au mélange le jus d'une orange (ou de la moitié d'une orange) ou du jus d'ananas, pour que l'enfant boive plus facilement.

Chaque fois que l'enfant fait des selles, il faut lui donner à boire un verre de cette boisson. Si c'est un adulte qui est malade, il doit boire deux verres de ce remède. De même, si l'enfant ou l'adulte vomit, il doit boire un verre de ce médicament.

« Beaucoup d'enfants meurent quand ils ont la diarrhée : très souvent, la vraie cause est le manque d'eau et non le dérangement intestinal lui-même. Le corps humain est comme une plante : la plante a besoin d'eau pour vivre. La diarrhée fait perdre beaucoup d'eau au corps.

« Si la diarrhée ne cesse pas après deux jours de ce traitement, ou s'il y a du sang dans les excréments, ou si la peau n'est pas bien souple et élastique après qu'on l'ait pincée, il faut aller voir un infirmier : il y a une cause plus grave à cette maladie. »

## « A QUAND LES VACANCES POUR NOUS ? »

Madame Marthe OUATTARA, animatrice rurale à Korhogo (Côte-d'Ivoire) nous écrit :

« Après lecture d'AGRIPROMO N° 22, j'ai tenu à vous faire parvenir mes réactions sur l'Agriflash (page 9) : « A quand les vacances pour nous ? »

« En première partie, nous voyons les jeunes qui viennent de la ville pour les vacances. En deuxième partie, sur la route du champ, un paysan qui pose une question à une femme et lui demande pourquoi son fils, qui est venu hier de la ville ne va pas au champ avec elle.

« Nous ne connaissons pas la réponse de la femme. Je crois, à mon avis, qu'une réponse devrait sortir. Cela nous permettrait de savoir ce que les parents pensent de leurs enfants qui viennent de la ville, et qui ne songent pas à les aider aux travaux champêtres.

« En quatrième partie, les vacances sont finies, les jeunes retournent en ville. Ensuite, deux jeunes du village réagissent. Eux qui sont restés au village ne sont rien. Et l'autre qui demande : à quand les vacances pour eux ?

« Et c'est là que nous devrions voir la partie la plus importante. Qu'ont-ils fait après les questions qu'ils se sont posées ? Sont-ils restés inactifs ? Ont-ils décidé de faire quelque chose eux aussi ? Quoi ?

« Nous ne le savons pas. Par là, je vois que cet Agriflash est négatif. Il manque ce que nous, animateurs, devrions savoir, pour nous donner aussi des idées dans notre travail d'animation. Ces idées, vous nous en donnez dans les autres articles de la revue. Je vous en remercie. Mais il aurait été bon de les voir en dessin pour que l'Agriflash se termine bien.

« Ce n'est pas une critique que je fais sur votre travail, mais c'est une aide que je vous apporte pour votre travail aussi. »

vaises, sur tous les numéros d'AGRIPROMO. Cela nous aide beaucoup, comme le dit d'ailleurs Madame OUATTARA elle-même.

Pour le problème qu'elle soulève, nous lui dirons simplement ceci : c'est vrai que cet Agriflash ne répond pas à toutes les questions qu'il pose. Ce n'est pas parce que nous ne pourrions pas donner des réponses. Mais c'est que Agriflash ne peut pas tout dire : il y a d'autres articles dans ce numéro-là sur le même sujet (notre correspondante le dit elle-même).

Ensuite, nous aussi, nous nous considérons comme des animateurs.

Et un bon animateur n'apporte pas des réponses ; il essaie d'aider les autres à réfléchir et à trouver eux-mêmes les réponses aux problèmes qui se posent. Est-ce que nous avons réussi ?

Encore une fois, merci à notre lectrice de nous avoir fait part de ses réflexions. Nous souhaitons que tous nos amis fassent de même. AGRIPROMO en a besoin pour s'améliorer et servir davantage le monde rural.

La Rédaction

## à nos amis,

Bonne Année !

1979. Une nouvelle année. De nouveaux souhaits. De nouveaux espoirs. Espoirs de rencontrer moins de difficultés que l'année dernière, pour la santé et la vie de la famille, pour l'éducation des enfants, pour la culture, la récolte et la vente des produits. Espoirs de mieux se former pour mieux travailler et mieux aider ses frères. Espoirs d'améliorer l'entente et de réussir les entreprises communes du village ou du quartier.

AGRIPROMO souhaite que tous vos espoirs soient comblés.

AGRIPROMO souhaite continuer à travailler avec vous, pour qu'on s'améliore ensemble. Pour cela, AGRIPROMO souhaite recevoir de vous un plus grand nombre de lettres, de critiques, de suggestions... Et d'amis.

BONNE ANNÉE 1979 !

### Le prochain numéro : « L'Enfant au village »

A la demande de l'Organisation des Nations Unies (ONU), 1979 est l'Année Internationale de l'Enfant. AGRIPROMO voudrait y apporter sa contribution en consacrant son numéro 25 (Avril 1979) à la situation, la vie et l'éducation de l'enfant en milieu rural.

Si on veut réussir les transformations nécessaires au village et assurer l'avenir du pays, il faut améliorer les soins et l'éducation de l'enfant. Comment le faire ? Et d'abord, que représente l'enfant dans la société traditionnelle dans votre région ? Qui s'occupe des enfants ? Comment ? Qui assure leur éducation et leur introduction dans la vie ? De quelles manières ?

Quelles sont les conséquences de l'école moderne sur l'éducation traditionnelle ? sur le comportement des enfants au village ? sur le comportement des parents et des adultes envers les enfants ? Est-ce qu'il y a des conflits ? Comment les résoudre ? Comment utiliser les deux formes d'éducation ensemble ?

Chers lecteurs, nous attendons vos idées sur ces questions. Écrivez-nous dès aujourd'hui. Demandez à vos amis de nous écrire aussi. Merci d'avance.

Voici les 3 autres thèmes que AGRIPROMO traitera cette année :

- Les caisses populaires d'épargne et de crédit (N° 26, Juillet 1979)

- Le travail de la femme (N° 27, Octobre 1979)

- La conservation des sols (N° 28, Janvier 1980).

### Nos tarifs et nos bureaux.

Regardez en 3ème page de couverture. Nous avons apporté quelques petites modifications à nos tarifs d'abonnements.

Notre adresse postale à ABIDJAN s'écrit désormais ainsi : AGRIPROMO INADES-FORMATION, 08 - B.P. 8008 - ABIDJAN 08 (Côte-d'Ivoire).

Nous sommes très contents de la réaction de notre amie de Korhogo, et nous l'en remercions vivement. Nous ne craignons pas les critiques, au contraire, nous demandons toujours à nos lecteurs de nous dire leurs impressions, bonnes ou mau-

# agripromo

PARAIT 4 FOIS PAR AN (janvier, avril, juillet, octobre)

PRIX DU NUMERO : 200 F CFA/400 F Maliens/130 makuta/4 FF

## TARIFS ABONNEMENTS

Abonnement ordinaire		Abonnement par avion	
Afrique	{ 1 an : 800 F CFA/5 Zaïres/1 600 F Maliens 2 ans : 1 600 F CFA/10 Zaïres/3 200 F Maliens	Afrique	{ 1 an : 1 350 F CFA/2 700 F Maliens 2 ans : 2 700 F CFA/5 400 F Maliens
Autres	{ 1 an : 1 500 F CFA/30 FF 2 ans : 3 000 F CFA/60 FF	Autres	{ 1 an : 2 000 FCFA/40 FF 2 ans : 4 000 F CFA/80 FF

## MODES DE PAIEMENT

- \* Payer par **mandat-lettre** ou par **chèque-postal** adressé à INADES-FORMATION, ou en espèces dans nos bureaux. Un **chèque bancaire** n'est accepté que dans la ville où il peut être touché.
- \* Un **numéro commandé par avion** coûte 350 F CFA. Par voie ordinaire : 250 F CFA.
- \* Si vous habitez l'un des pays ci-dessous, adressez-vous à notre bureau local pour tout service. Autres pays : s'adresser au Siège.

## NOS BUREAUX EN AFRIQUE

### SIÈGE et COTE D'IVOIRE

INADES-FORMATION - 08-B.P. 8, Abidjan 08 - Tél. 44-15-94  
C.C.P. Abidjan 179-16 - C.C.P. Paris 22 194-88

### BURUNDI

INADES-FORMATION - B.P. 2550, Bujumbura - Tél. 25-92  
Banque de Crédit de Bujumbura, Compte 58 373

### CAMEROUN

INADES-FORMATION - Yaoundé : B.P. 11 - SGBC, Cpte 17308-8 ;  
Douala : B.P. 5 - Tél. 42-19-37, C.C.P. Douala 130-70 ;  
Maroua : B.P. 167 ; Bameïda : B.P. 252

### ETHIOPIE

AGRI-SERVICE-ETHIOPIE - P.O. Box 2460 - Tél. 444-811  
Addis-Ababa - Commercial Bank of Ethiopia, Compte A/C 261

### HAUTE-VOLTA

INADES-FORMATION - B.P. 1022, Ouagadougou - Tél. 361-45  
C.C.P. Ouagadougou 73-81

### KENYA

INADES-FORMATION - B.P. 14022, Nairobi - Tél. 43-103  
Commercial Bank of Africa, Compte 121 584

### RWANDA

INADES-FORMATION - B.P. 866, Kigali - Tél. 65-85  
Banque de Kigali, Compte 2903

### TCHAD

INADES-FORMATION - B.P. 945, N'Djamena - C.C.P. 11 103  
B.I.C.I.T., Compte 123 997 - 03

### TOGO

INADES-FORMATION - B.P. 9, Dapaon  
C.C.P. Lomé 01-91

### ZAIRE

INADES-FORMATION - B.P. 5717, Kinshasa - Tél. 30-066  
C.C.P. CEPAS B. 2937 - Banque du Peuple, Compte 14 866 P

# AIR AFRIQUE

## les ailes de l'Afrique Noire

